

Les rendez-vous de l'exposition

- **Samedi 10 mai à 10 h 30 (durée 1h15)** : « Passerelle avec la Maison Salván ». Élisà Haberer présente sa démarche artistique puis propose de venir s'immerger dans le montage de son exposition à une semaine de son ouverture. Un petit déjeuner est aussi proposé pour contribuer à rendre agréable le moment. (Rendez-vous à « La Passerelle » – Médiathèque de Labège, rue de l'Autan, 31670 Labège).

- **Samedi 17 mai à 17 h** : vernissage de l'exposition en présence d'Élisà Haberer ; concert du groupe Otto en partenariat avec l'association Un archet dans le Yucca.

- **Samedi 24 mai de 10 h à 13 h** : « Rencontre et atelier, entre art et artisanat ». En s'inspirant des *Paysages rêvés* de l'exposition d'Élisà Haberer, les participants et participantes à l'atelier sont invités à émailler des cartes postales en céramique. Ils seront aiguillés en cela par Clara Lopez (céramiste – maison mira) et Mickaël Duval (artiste plasticien). (À partir de 8 ans. Gratuit. Sur inscription).

- **Samedi 14 juin à 10 h 30 (durée 45 mn)** : « Visite dansée ». Inès Perron, danseuse et performeuse, guide une visite ludique interactive pour un éveil des sens et de l'imaginaire, un voyage entre danses et récits. Petites et grandes personnes se mettent en mouvement pour entrer en dialogue avec les œuvres de l'exposition d'Élisà Haberer. (Famille avec enfant à partir de 4 ans. Gratuit. Sur inscription).

L'équipe de la **Maison Salván**, Élodie Vidotto, Paul de Sorbier, Kira Juan en service civique et l'artiste **Élisà Haberer** remercient chaleureusement : les agents, chefs d'équipe, inspecteurs et responsables de l'entreprise **PLD Propreté & Services** ; Léo Sudre, Nicolas Puyjalon pour la régie de l'exposition ainsi qu'Alexandre Picque et Antoine Mouren, stagiaires de l'isdaT ; Hodei Berasategui pour le montage de la vidéo ; Marin Bonazzi pour la création et le mixage sonore et Yann Febvre pour la création graphique des documents de communication.

18 h 00 – Anatomie de situations invisibles, Élisà Haberer



Vue de l'exposition © Maison Salván.

Exposition du 21 mai au 5 juillet 2025.

Minuscule écrit avec un M majuscule

« Le monde est le lieu d'élection du poème. »¹

Élisà Haberer, durant plusieurs mois, s'est introduite dans un contexte qui lui était préalablement parfaitement étranger, celui de l'entreprise de nettoyage PLD Propreté & Services, dont le siège se situe à Labège, non loin de la Maison Salván. Celui-ci accueille quelques dizaines de postes administratifs et d'encadrement alors qu'en parallèle environ 1 500 agents de propreté œuvrent dans plusieurs régions de France dans des environnements très variés : crèche, université, bureau de poste, hôpital, site industriel... Tout au long de sa résidence, l'artiste a accompagné plus d'une centaine de ces protagonistes qui se chargent de l'entretien de bâtiments. Elle a observé et déconstruit des situations, renvoyant à des conditions d'exercice de métiers mal connues et à des parcours de vie toujours singuliers, parfois saisissants (l'entreprise accueille des personnes de 17 nationalités). Réciproquement – conformément à la charte du dispositif Art et Mondes du travail, initié par le ministère de la Culture, dont le projet a bénéficié –,

elle a partagé sa pratique artistique, impliquant les salariés de l'entreprise dans sa démarche de résidence.

C'est à la suite d'échanges entre la Maison Salván et PLD Propreté & Services que l'artiste a été choisie pour mener cette résidence en immersion. Si cette dernière fut totalement libre, l'entreprise confia cependant à l'artiste son vœu de mettre en lumière des personnes situées dans un hors-champ parfait puisqu'elles œuvrent le plus souvent le matin et le soir. Élisà Haberer a intitulé son projet *18h00*, pointant ce moment de césure durant lequel les espaces de travail ne se vident en réalité pas. Alors que s'ouvre la nuit, des individus viennent en remplacer d'autres pour apporter du bien, du soin. Ils font alors en sorte, anonymement et avec très peu de reconnaissance, que les différents lieux de l'emploi se montrent agréables pour des travailleurs et travailleuses le temps, diurne, de la conduite de leurs métiers.

Pierre Michon, au travers de *Vie de Joseph Roulin*², décrit sa perception d'une possible amitié entre Vincent Van Gogh et le facteur arlésien Joseph Roulin, à la fin des années 1880. Les deux hommes, aux univers sociaux si éloignés, sont amenés à se fréquenter puis à

¹ William Carlos Williams, *Paterson*, Éditions Corti, 2005 pour la présente édition.

² Pierre Michon, *Vie de Joseph Roulin*, Éditions Verdier, 1988.

entrer en amitié, donc. L’un, torturé par son approche picturale nouvelle, extravagante, qui semble embraser la toile même qui la reçoit, réalise plusieurs fois le portrait de l’autre. Selon Pierre Michon, Van Gogh n’ambitionnait pas que sa peinture soit reconnue par Joseph Roulin. Leur amitié ne reposait pas là-dessus, elle était plus profonde, liée à des regards qui se croisent et se trouvent. Dans le sillage de cette rencontre camarguaise, la résidence dans un contexte professionnel – telle que celle dont a pu bénéficier Élisa Haberer – permet que se rapprochent des artistes et des personnes qui n’ont possiblement aucun rapport à la création contemporaine. Autour d’un projet temporairement devenu commun, l’art devient alors le ferment d’un côtoiement social qui ne pourrait pas exister autrement.

Depuis le XIX^e siècle, l’art infiltre doucement la vie (et inversement). Lorsque les « distingués » découvrirent *Un enterrement à Ornans* de Gustave Courbet, ils se montrèrent offensés. Tout à coup, le réel, le cru, l’ailleurs dans l’espace et le monde social faisaient irruption dans les endroits prétendument du bon goût. Quelques décennies après, plus loin, en Gascogne, Félix Arnaudin se dédia à conserver la mémoire d’un mode de vie agro-pastoral voué à disparaître. Il aurait dû gagner une ville et s’installer confortablement, il fit au contraire le choix de rester dans une contrée rurale et d’enregistrer ses transformations. Plus tard, Madeleine de Sinéty documenta la vie quotidienne de la commune de Poilley en Bretagne ³. Ce n’était pas seulement des « gens » qu’elle photographia, il s’agissait également de ses voisins, de ses amis, des autres habitants du village...Très récemment, Maurane Leder ⁴ s’immergea dans l’univers rural et agricole du nord du Lot et le traduisit au travers de sa démarche picturale caractérisée par une lumière résiliente. Du point de vue de la recherche, Nicolas Bourriaud marqua les esprits avec *Esthétique relationnelle* ⁵ : une tentative, à la fin du XX^e siècle, de caractérisation d’un ensemble de pratiques artistiques impliquant la collaboration, la proximité, etc. Si la coopération, le prétendument banal et la quotidienneté ont acquis une légitimité au sein des lieux d’art, penser une exposition de restitution concernant la résidence d’Élisa Haberer – reposant sur la rencontre de plus de 100 personnes et l’arpentage de 25 contextes – révéla néanmoins de nombreux enjeux. Comment garder palpable la générosité de temps partagés durant lesquels l’intimité jaillit naturellement (par exemple, ce moment joyeux de coupure du jeûne avec Tassadit, Aïcha, Fatima, Gnouma, Jamila, Mona, Saadia et Saba) ? Comment traduire des réalités difficiles sans prendre en otage, émotionnellement, les spectateurs et spectatrices de l’exposition ? Comment rester juste et sincère, dans le respect des rencontres, tout en tâchant de construire une exposition avec ses enjeux esthétiques propres ?

À l’évidence, Élisa Haberer a placé autant de soin dans les moments partagés avec les agents que dans la manière de concevoir des œuvres respectueusement

autonomes, venant composer l’exposition *18hoo – Anatomie de situations invisibles*. La voie juste, afin de respecter la richesse des rencontres, impliquait de sortir d’une sage restitution documentaire pour envisager des œuvres ambitieuses, qui échappent au classicisme de certains accrochages photographiques et qui dialoguent avec l’espace de la Maison Salvan. Un motif traverse l’exposition, celui de la fragmentation ; en témoignent notamment la vaste fresque de l’entrée, les corps répétés ou les carreaux assemblés de la deuxième salle, les curriculum vitæ de la troisième salle, les leprellos de la fin... Il permet de figurer un tout et des parties le composant. Il renvoie, en creux et métaphoriquement, à cette idée de résidence unique faite de plus de cent rencontres. Et puis, l’exposition se devait de garantir une forme d’anonymat tout en évitant l’écueil d’invisibiliser de nouveau des personnes et des situations, ce qui aurait contrevenu à l’objet de la résidence s’attachant à sortir de l’ombre des travailleuses et des travailleurs. Ainsi, ce geste fort, reposant sur la manifestation de morcellements, invite certainement les spectatrices et spectateurs à rester en alerte, à être curieux des détails, à prêter attention à l’individu dans sa singularité quand bien même son nom est tu, son visage est masqué.

Par les mots, William Carlos Williams s’est attelé à bâtir le grand poème d’une ville : Paterson dans le New Jersey. Ce qu’il avait sous les yeux – il officia en tant que pédiatre dans une commune voisine – constituait, pour l’auteur, la plus juste des inspirations afin d’envisager une création libre et ambitieuse. Avec poésie, il considérait qu’« il existe un vent ou l’esprit d’un vent dans chaque livre qui renvoie l’écho de la vie ⁶». Il y a du vent, dans *18hoo – Anatomie de situations invisibles* d’Élisa Haberer. Quelque chose de fort et puissant, renvoyant effectivement au souffle de la vie, se trouve palpable dans le grand portrait anonyme et collectif d’un endroit du corps social que l’artiste propose. Deux parties structurent peut-être cet imposant portrait.

La première met en évidence des architectures et des corps. À l’entrée, une très grande image compose une architecture étendue, factice, réunissant l’ensemble des lieux parcourus durant la résidence. Renvoyant au labyrinthe, au dédale, au jeu de l’oie, pourquoi pas, la composition est aussi ludique qu’impressionnante. Elle traduit l’immensité de bâtiments qui doivent être nettoyés pour le bien-être collectif. À côté, des images, renvoyant à la technique ancienne de la chronophotographie, figurent d’une certaine manière le temps nécessaire à ce que les agents de la propreté épuisent l’intégralité des espaces. Alors, les regardeurs et regardeuses peuvent prendre la mesure de ce qu’implique ce travail pour le corps des agents : mille positions sont nécessaires pour répondre aux contingences des lieux, pour effacer ce que laissent les hommes et les femmes de leur passage, pour enrayer la capacité sournoise de la crasse, du déchet, de la saleté, ou encore de la souillure, à s’immiscer dans tous les

recoins. Cette première partie d’exposition a engagé un important travail de postproduction pour l’artiste ; à l’aide de ses outils, elle a détourné, déplacé, recomposé, associé, surimposé. Ce travail est donné à voir et ne cherche pas à tromper le regard. En juste écho à une résidence portant sur la visibilisation de situations occultées, rien dans les œuvres de cette exposition ne repose sur l’artéfact, sur la manipulation, sur l’imperceptible.

La seconde partie de l’exposition opère une forme de zoom avant et repose davantage sur le détail et l’intime. D’abord, des tableaux rétro-éclairés permettent de souligner avec précision des parties de corps, des gestes. De la quatrième salle s’échappe un travail sonore, une composition réalisée avec l’artiste et compositeur Marin Bonazzi. Elle a été envisagée à partir d’un inconnu sonore, c’est-à-dire l’atmosphère de ces espaces vidés mais occupés par nos doubles inversés, nos alter ego anonymes : ceux et celles chargés de l’entretien. Dans la nuit silencieuse, ils produisent des sons en raison de leurs gestes et de l’emploi de machines idoines. Cette salle comporte également près de 500 curriculum vitae que reçut PLD Propreté & Services. Elle permet de se rendre compte d’autant de parcours de vie, d’aspirations, de formulations de soi. Avec vertige, on découvre, par exemple, une personne photographe ou encore une autre disposée à déménager « n’importe où en France » pour les besoins du travail. Les documents sont rendus anonymes à l’aide d’un adhésif à la surface irisée attirant le regard, comme pour montrer avec insistance, bien que caché, l’endroit exact du plus personnel de ces feuilles A4, comme pour encore une fois pointer l’invisible. La dernière salle accueille un long accordéon de papier où sont accrochés des portraits et des messages de salariés de PLD Propreté & Services. Cette proposition sensible permet de quitter l’exposition en ayant le sentiment d’avoir appréhendé des individus incarnés.

À la lisière des deux parties de l’exposition, il y a un mur sur lequel s’animent le mouvement et le rêve. D’un côté, un montage de plans-séquences permet, quelque peu hypnotisé, de regarder le déplacement des travailleurs et travailleuses, de mesurer là encore la présence de corps dans des environnements, d’appréhender ô combien est solitaire cette tâche d’entretien des surfaces. Alors, durant les heures de labeur, pour ces retirés du monde, en quelque sorte, existe-t-il une place pour l’imaginaire ? L’esprit arrive-t-il à jaillir de ces espaces clos et solitaires ? Élisa Haberer a précisément demandé aux individus accompagnés de lui décrire leurs paysages rêvés de prédilection, ces lieux fabuleux qui pourraient les appeler alors qu’ils s’activent à leurs tâches. De ces échanges, résultent 107 descriptions traduites par l’artiste en images vaporeuses imprimées sur des carreaux de céramique. De l’autre côté du mur, se déploie ainsi un grand paysage dans lequel est enchâssée une communauté de 107 rêves. Sourdent des couchers de soleil, des bords de mer, des forêts denses et tropicales, des fleurs, des montagnes, des animaux...

Certainement la même nature d’endroits qu’auraient formulée les fantômes pour qui l’on travaille, ceux et celles du jour, ceux et celles des endroits propres.

Au-delà de Joseph Roulin, Pierre Michon a multiplié les entreprises littéraires lui permettant d’aborder des vies – autres que la sienne et bien réelles – au travers desquelles il s’emploie à se comprendre, à se chercher en tant qu’humain parmi les humains. C’est notamment le cas dans son chef-d’œuvre, *Vies minuscules*. « Je n’ai pas besoin d’inventer des vies, des personnages. Il y a suffisamment de gens [...] ⁷. » Il n’y a aucun surplomb chez Pierre Michon, qui précisa son emploi du terme minuscule. « Je pourrais dire en simplifiant que j’ai appelé minuscule tout homme dont le destin n’est pas tout à fait à la hauteur du projet, c’est-à-dire tout le monde ⁸. » C’est avec cette humilité qu’Élisa Haberer a abordé sa résidence. Minuscule, elle a rencontré 107 autres vies minuscules. Mais son travail apporte 107 majuscules au mot, 107 attentions à ces « pas des hommes sur la terre qui tracent une figure qu’aucun miroir jamais ne réfléchi[t] ⁹».

Paul de Sorbier
Directeur de la Maison Salvan

^[1] Au sujet de Felix Arnaudin, voir la monographie éditée en 2015 aux éditions Confluences (Œuvre photographique 1874-1921). Concernant Madeleine de Sinéty, voir Un village aux éditions GwinZegal (2020)

^[2] https://www.magcp.fr/project/champlibre/

^[3] Nicolas Bourriaud, Esthétique relationnelle, Les Presses du réel, 1998.

^[4] William Carlos Williams, ibid.

^[5] « Entretien avec Catherine Argand », Lire, n° 271, décembre 1998.

^[6] « Un auteur majuscule », entretien avec Thierry Bayle, Magazine littéraire, n° 353, avril 1997.

^[7] Marcel Miracle, Nuit d’émeute sur la piste, Coll. Re: Pacific, Éd. art&fiction, 2014. (Pour les besoins du texte, la forme écrite originale de cette citation a été modifiée.)